

Joël RIVAGE

LIGNE 295

Conte philosophico-sympathique



Editions



Du Vent des Rives

Joël RIVAGE

LIGNE 295

Conte philosophico-sympathique

Editions



Du Vent des Rives

Publié par les Editions du Vent des Rives
1 rue Fronval - 78140 Vélizy-Villacoublay (France)
<http://www.edveri.com/>
ISBN 2-916026-35-5
Copyright©2005 Editions du Vent des Rives
Tous droits réservés
Dépôt légal : novembre 2005
Imprimé en France

Jeudi 13 juin 6h50 : Départ de Vélizy. un passager

« Extraordinarios edificadores, solían utilizar en sus monumentos y edificios, enormes bloques de granito que alcanzaban a veces hasta 100 tolenadas ? El misterio permanece total en cuanto al medio de transporte de esas pierdas Construyeron carreteras, palacios, templos y fortalezas tan magníficas que los Españoles llamaron una de ellas la octava maravilla del mundo. Los Incas tenían ya animales... »

Matthieu arrêta la cassette de son walk-man et referma le livret d'apprentissage « *apprendre l'espagnol en 90 leçons* ». Il

rangea le matériel dans son sac à dos situé sous son siège, vérifia tous les indicateurs, les rétroviseurs, et démarra le bus.

- « Bon, c'est l'heure, on y retourne »

Matthieu appuya sur le bouton, un grand souffle accompagna le mouvement lent et saccadé de la porte qui se refermait et le bus s'ébranla doucement vers sa destination quotidienne.

La ligne 295 « Vélizy 2 – Porte d'Orléans » desservait les communes de Vélizy-Villacoublay, Meudon la Forêt, Clamart, Fontenay aux Roses, Châtillon, Montrouge, jusqu'aux portes de Paris. Cela faisait maintenant quinze ans que Matthieu conduisait sur cette ligne. Quinze ans avec le même bus, les mêmes arrêts et souvent les mêmes personnes qu'il menait aux mêmes endroits. Quinze ans de trajets routiniers durant lesquels son bus lui avait été d'une fidélité mécanique irréprochable.

Mais ce jour de juin était pourtant bien particulier. C'était la dernière journée de travail pour son bus. Après quinze ans de bons et loyaux services, à la fin de la tournée, il rejoindrait les entrepôts de la

RATP. On les appelait le cimetière des éléphants. C'est là que les bus en fin de vie ou accidentés finissaient leurs jours pour être totalement démontés. Les pièces encore bonnes étaient conservées et le reste partait à la casse.

Même si son bus n'était finalement qu'un tas de ferraille, c'était quand même son bus. Et Matthieu ressentait, sans vraiment vouloir se l'avouer, un petit pincement en pensant qu'il le conduisait pour la dernière fois.

6h57 : arrêt « Latécoère ». Trois passagers montent dans un bus

Matthieu avait trente six ans. Il était chauffeur de bus depuis quinze ans à la RATP. Il aimait son métier, même s'il reconnaissait que parfois la routine lui pesait un peu. C'était un vieux loup solitaire qui aimait bien se retrouver seul dans sa cabine sans n'avoir de compte à rendre à personne à partir du moment qu'il respectait les horaires. Les fameux horaires. Il ne fallait pas les louper ceux-là. En période de pointe, il fallait toutes les cinq minutes faire un rapport au quartier général pour dire où

l'on se trouvait et si l'horaire du prochain arrêt allait être respecté. Service public et respect du client obligent. Le client est roi à condition qu'il paie son ticket où montre sa carte orange au chauffeur. Et c'est quelque chose que Matthieu avait au fond de lui. Le sens du service.

Puis il y avait aussi les collègues : Raymond, Martial, Mohammed, Jeannot, Franck le petit nouveau, tous les gars de la 295, puis aussi les autres que l'on croisait et à qui on ne manquait pas de faire un salut complice, index pointé vers le collègue que l'on croisait, signe de reconnaissance et d'appartenance à une tribu. Enfin, il y avait aussi les passagers, les habitués dont certains avaient sympathisé avec Matthieu. Régulièrement, il avait plaisir de voir monter dans son bus Mademoiselle Mathilde, 68 ans, qui allait faire ses courses ou se rendait à l'association caritative dans laquelle elle était bénévole, Françoise la caissière du Champion de Châtillon, Monsieur Célestin, vieux chercheur à la retraite qui passait son temps à la bibliothèque François Mitterrand ou à Beaubourg, Roger qui montait déjà ivre tous les matins et ne pouvait aller au travail sans

s'arrêter au café des sports de Clamart. Puis beaucoup d'autres encore, inconnus, qui le saluaient cordialement tous les matins. Lui et son bus étaient le lien entre ces voyageurs, un trait d'union pendant quelques dizaines de minute.

Pour tous ceux-là et tout cela, Matthieu trouvait donc une certaine satisfaction dans son métier malgré la routine.

Son vieux bus lui donnait surtout l'impression de voyager, comme s'il était toujours en transit entre deux destinations. Matthieu avait le gène des grands espaces. Il était voyageur dans l'âme. Non pas qu'il eut parcouru de nombreux pays durant sa vie, à vrai dire à part la Bretagne où il était parti quelques été avec la DDASS lorsqu'il était à l'orphelinat, il n'avait jamais vraiment voyagé. Pourtant dans sa tête, il avait fait plusieurs fois le tour du monde jusqu'à ce que ses rêves posent leurs valises en un pays merveilleux, là où se trouvait sa vie, son âme : L'Argentine et les immensités de la Patagonie.

Cela faisait des années que Matthieu préparait son voyage, le vrai, le seul, celui qui serait à la fois l'aboutissement et le début d'une nouvelle vie, d'une vie

retrouvée. Il se voyait parcourir à cheval les immensités de la pampa, flirter avec les baleines venues se reproduire en été au large des côtes argentines, partir à l'assaut des premières montagnes de la Cordillère des Andes, toute la force et la beauté sauvage de ce pays l'appelaient au plus profond de son être, comme un écho qui entre en harmonie lorsqu'il se mêle à un son qui lui correspond.

Il préparait son voyage avec méthode et passion tel un prisonnier échafaudant un plan d'évasion qui ne devait pas échouer. Il se disait d'ailleurs, lorsqu'il parlait de ses projets à ses collègues, il racontait qu'il préparait la Grande Evasion en référence au film du même nom.

Matthieu économisait pour cela depuis sept ans pour financer son voyage. Il avait calculé qu'il lui restait encore neuf mois d'efforts pour boucler son budget. Durant ces sept années, il avait amassé tout ce qu'il avait trouvé comme brochures, livres, cartes ou guides concernant l'Argentine et particulièrement la Patagonie. Il était même en train d'apprendre l'espagnol depuis quelques mois pour arriver à se débrouiller seul sur place, sortir des sentiers battus, fuir

les prêts à consommer des circuits touristiques, et se plonger totalement, se fondre pour ne faire qu'un dans les profondeurs du pays. Pour Matthieu, cette région de Patagonie était un retour à l'essentiel, comme si ses origines inconnues d'enfant de la DDASS le poussaient à se retrouver là-bas, comme si son passé qu'il n'avait jamais vraiment cherché l'avait rattrapé pour lui indiquer le chemin de ses origines. Car c'est finalement l'avantage des enfants nés sous X, certainement le seul d'ailleurs : ils peuvent se donner les origines et l'histoire qu'il veulent, s'imaginer fille de prince, fils de grand voyageur, imaginer tous les scénarios les plus invraisemblables les uns que les autres entourant leur naissance, sans que la réalité ne puisse les contredire puisque cette réalité est rayée d'un X comme une erreur que l'on veut effacer et ne pas prendre en compte. Alors, pour expliquer cet engouement pour une région qu'il n'avait jamais vu que sur papier glacé ou écran cathodique, Matthieu s'est imaginé être né d'une riche propriétaire d'un domaine en Patagonie qui aurait aimé l'un de ses paysans. Pour étouffer le scandale, la famille aurait envoyé la jeune

filles faire ses études en Europe où elle aurait discrètement accouché sous X. Cette histoire sans fondement réel donnait à Matthieu du sens à sa quête et à son engouement pour une région qu'il ne connaissait pas encore. Elle lui donnait une existence et ordonnait ainsi sa vie. La nature ayant horreur du vide, l'illusion d'une origine venait combler le néant d'une vie sans passé.

Matthieu avait pour projet de poser une année sabbatique à la RATP pour découvrir douze mois durant le pays de ses rêves où tout était prévu, même l'imprévu.

En réalité, cette année de voyage devait être normalement une reconnaissance des lieux pour réfléchir à une implantation plus durable. Matthieu ne voulait pas se contenter d'une année en Patagonie. Il voulait y consacrer sa vie et désirait à terme y partir définitivement.

7h01 : arrêt « Europe nord . Monsieur Célestin monte dans le bus

- « Bonjour Monsieur Célestin. Comment ça va ce matin ? »

- « Ah ! Bonjour mon garçon. Oh, non je n'ai pas de patins. Vous savez, à mon âge... »

Monsieur Célestin était un peu sourd. Matthieu lui demanda à nouveau mais un peu plus fort comment il allait.

- « Ah , Bien, très bien merci. Même si j'ai de vieux rhumatismes qui se réveillent avec la pluie, ça ne va pas trop mal. J'espère aujourd'hui percer enfin le mystère des Origines. J'avance mon garçon, j'avance, mais je bloque sur un passage de la Bible. »

- « Et oui, les origines. Qui de l'œuf ou de la poule... »

- « Comment ? »

- « Je disais QUI DE L'ŒUF OU DE LA POULE EST ARRIVE LE PREMIER. »

- « Bon sang, mais bien sûr ! Que je suis stupide ! comment n'y ai-je pas pensé plus tôt. Qui de l'œuf ou de la poule est arrivé le premier ! Voilà la clé de l'énigme, la clé absolue qui ouvre toutes les portes de la connaissance. Oh Merci mon garçon, vous ne pouvez pas imaginer à quel point ce que vous venez de dire est précieux. Qui de

l'œuf ou de la poule est arrivé le premier.
Oh Oh ! »

Et Monsieur Célestin, encombré de ses livres et de son vieux télescope qu'il avait coincé sous son bras, gagna sa place habituelle en répétant la même question, « qui de l'œuf ou de la poule... »

Monsieur Célestin avait passé sa vie à chercher. Chercher quoi exactement ? Avait-il déjà trouvé quelque chose ? Nul ne le savait. Durant toute sa vie, il avait noirci des pages et des pages d'écriture, de calculs et de schémas les plus obscurs les uns que les autres. Initialement professeur d'astrophysique spécialisé dans la cosmogonie, il avait cherché méthodiquement à repousser le plus loin possible les frontières de nos connaissances sur l'univers.

Tel un explorateur voyageant dans sa machine à remonter le temps, il avait cherché comment franchir l'ultime frontière de la connaissance sur la création de l'univers, la terra incognita de la création que tout chercheur rêvait de parcourir, la

frontière impossible des 10^{-43} seconde* après le Big-Bang pour approcher les contours de la singularité mathématique, l'œuf cosmique d'où naquit l'univers et d'où jaillit le Big-Bang.

Voir toujours plus loin, explorer les confins du cosmos pour comprendre ce monde qui nous entoure, son fonctionnement, sa composition, son sens et bien sûr ses origines. Comment ? Quand ? et Pourquoi ? les trois questions fondamentales que l'homme s'est toujours posé depuis la nuit des temps, depuis que, encore animal, il leva la tête et se mit debout pour mieux se rapprocher des étoiles. Comment est né l'univers, la vie, l'homme ? A quand peut-on dater l'âge de l'univers ? est-il infini et éternel ou va-t-il mourir un jour ? Pourquoi existe-t-il ? Pourquoi lors du Big-Bang fondateur la matière l'a-t-elle remporté sur l'anti-matière ? Quel sens donner à l'univers puisque la nature qui nous entoure

*Actuellement c'est la frontière que nous n'arrivons pas à franchir, nous ne savons pas ce qui s'est passé avant le Big-Bang et du Big-Bang jusqu'à 10^{-43} seconde après.

répond apparemment à une règle fondamentale : tout ce qui est créé à un sens, une utilité, une place, un rôle à jouer dans la grande mécanique universelle. Outre leur beauté inimitable, les couleurs vives des fleurs attirent les insectes qui propageront leur pollen et leur permettront de se reproduire. La lune, gros caillou dans le ciel qu'une météorite providentielle aurait arraché à la Terre, pourrait ne pas avoir d'autre utilité que de faire rêver les poètes, ce qui en soit n'est déjà pas si mal, et pourtant, elle joue un rôle essentiel aux climats terrestres en étant notamment responsable des marées et participe ainsi à l'équilibre du monde. Autre exemple de phénomène naturel à priori inutile et dévastateur mais pourtant essentiel à la régénération du vivant : les irrptions des volcans qui expulsent leurs torrents de laves et de feu permettent de renouveler la croûte terrestre pour offrir aux organismes vivants un sol des plus fertiles qui favorisera le développement de la vie. Enfin, le monde animal n'échappe pas à la loi fondamentale de la nécessité naturelle : la chaîne alimentaire dans laquelle chaque organisme, de la bactérie au plus grand mammifère,

joue un rôle dans la survie et l'évolution des autres espèces.

En conclusion, le monde est une ronde où chacun à sa place. Alors si l'on applique cette loi à l'univers tout entier et à l'homme en particulier, quelle est la mission assignée par la nature à l'univers, à la vie, à l'homme ? Si la nature ne connaît pas l'inutile, quelle peut être l'utilité de la conscience humaine dans le fonctionnement du monde ?

C'est cette question qui obsédait ce cher Monsieur Célestin et tant d'autres scientifiques ou philosophes : Pourquoi l'univers est-il ce qu'il est ? Pourquoi existons nous ?

D'aucuns y répondent par la foi, par la croyance confortable en une ou plusieurs puissances supérieures que tout explique et qui explique tout. Un dieu créateur dont la volonté ou l'amour est à l'origine de notre avènement. L'Homme serait là pour incarner Dieu et magnifier son existence sur le monde. En allant plus loin, on peut considérer que chaque organisme vivant

suffisamment complexe a une conscience et qu'à partir du moment où il est conscient, il croit en un dieu pour donner un sens à cette conscience et à son existence. D'un dieu unique, nous passons alors à une infinité de dieux où chaque entité est divine pour les organismes qui la composent.

D'autres réfutent tout dogme religieux pour se réfugier dans l'observation scientifique et méthodique des phénomènes naturels proches ou lointains, microscopiques ou cosmiques. Ils abandonnent la question du pourquoi pour ne se consacrer qu'à la question du comment fonctionne le monde. Mais le monde observable suscite souvent plus de questions que ne donne de réponses et la volonté de ne croire que ce que l'on peut vérifier laisse une insatisfaction et un goût de trop peu amers. Certains audacieux se risquent donc à interpréter des faits scientifiques pour construire des théories, souvent remises en cause lorsque des faits nouveaux viennent les contredire. Parmi les idées qui évoluent, celle qui nous transporte de l'idée d'un univers infini à une idée d'une infinité d'univers finis fait doucement son chemin.

D'autres ont préféré aborder la question sous l'angle de la philosophie. Cela les conduit à une autre problématique : Si la croyance en un dieu ne sert qu'à donné un sens à l'existence, si elle n'est qu'illusion et inventée par l'homme pour se rassurer face au gouffre du néant qui l'entoure, peut-être finira-t-elle par devenir réalité faite de la main de l'homme (ou plutôt de son esprit). Ainsi, en attendant de créer son dieu, l'humanité s'entraîne et se crée des chefs qu'elle vénère pour mieux les rejeter ensuite, tel l'enfant victime d'un oedipe perpétuel.

Mais l'homme est-il vraiment capable de créer son dieu ? La réalité du présent est le produit des fantasmes du passé, l'homme ne crée rien, il ne fait que découvrir une réalité préexistante. C'est ainsi, et Jules Verne ne nous contredira pas, que tout ce que l'homme imagine finira par se révéler vrai. Donc, si l'homme a imaginé l'idée de dieu, cette idée finira par se vérifier. Et si elle se vérifie, c'est qu'elle existait bien avant que l'homme ne l'imagine.

D'autres enfin, les athées de la religion et de la science, se contentent de vivre et de profiter de ce qui les entourent sans se poser de questions. Mais sans peut-être le savoir, eux également jouent un rôle dans la Grande Réflexion humaine sur notre existence : leurs critiques ou leur indifférence sur les religieux ou les scientifiques obligent ces derniers à parfois remettre en cause le bien fondé de leurs convictions et poussent ainsi un peu plus loin leurs réflexions.

Chacun participe donc à sa façon à faire avancer les idées sur l'existence de l'humanité et agit ni plus ni moins comme tout être vivant dans l'univers en respectant scrupuleusement la Loi fondamentale de la nécessité naturelle : Chacun à sa place contribue à faire avancer le monde. Mais le faire avancer vers où et pourquoi ?

Monsieur Célestin, qui faisait largement partie de la famille des cartésiens poètes vivait depuis quelques années un véritable paradoxe, un cas de conscience inextricable. Lui dont la seule religion qu'il embrassait en fervent adepte était le cartésianisme et l'analyse scientifique, lui pour qui le seul

messie qui avait vraiment fait ses preuves était Albert Einstein, devait se rendre à l'évidence : Tout groupement humain, du plus primitif au plus moderne fondait sa civilisation et sa structure sur des croyances religieuses. Or cette universalité des croyances spirituelles forçait à un constat objectif : la croyance en un Dieu et en une cosmogonie ne pouvait être considérée comme le seul produit de l'imagination humaine et constituer une simple illusion. Quand bien même cette croyance religieuse pouvait être une illusion, cette dernière avait forcément un sens et une utilité sur le fonctionnement de l'univers puisqu'elle existait. Le seul fait d'exister lui donnait un sens, qui dépassait bien sûr le seul pouvoir que tendait naturellement à imposer la religion sur le groupe.

Lorsque l'on se plonge dans les profondeurs de l'origine de l'univers et que l'on approche l'instant ultime du Big-Bang, les liens entre la science et la religion se confondent inévitablement. C'est ainsi que tous les grands scientifiques n'ont pu se contenter de la seule observation du Vivant et ont été conduits à réfléchir sur des

questions plus métaphysiques pour trouver le sens caché de leurs observations. Le chemin de la science mène-t-il à Dieu ? c'est en tout cas le chemin qu'empruntait non sans étonnement Monsieur Célestin. Ses travaux scientifiques le conduisaient à étudier les différentes croyances religieuses ou philosophiques qui tentaient d'expliquer l'origine du monde et l'existence de Dieu. Pour comprendre l'origine de l'univers, il fallait comprendre comment les hommes percevaient cette origine. Et le plus étrange c'est que tous ces mythes cosmogoniques venus du fond des âges avaient d'incroyables points communs. Finalement, quelle que soit sa culture et le lieu où il se développe sur Terre, l'Homme conçoit la création du monde de la même manière, comme si cela était inscrit dans son inconscient collectif. Des croyances aborigènes au Big-Bang, en passant par la genèse et autres récits mythologiques, tous conçoivent d'abord le chaos d'où naît une œuvre de séparation à laquelle succède une œuvre de peuplement. De la potentialité naît l'unité qui se divise pour engendrer la diversité multipliée.

Toutefois, l'excentrique Monsieur Célestin n'en restait pas moins lucide. Il s'était demandé si ce n'était pas ses soixante neuf printemps Qui le conduisaient inévitablement à se pencher sur le pourquoi de la vie et à y trouver des réponses teintées de mysticisme. Même s'il lui restait quelques décennies à vivre et s'il portait admirablement bien ses soixante neuf ans, il atteignait cependant un âge où l'homme ressent traditionnellement un besoin de réfléchir sur son existence et apprivoiser ce qui s'approchait lentement mais inexorablement : la mort. Est-ce que ces réflexions empreintes de symbolisme et de fantastique n'étaient pas simplement un refuge pour trouver le sens de la vie et de la mort et peut-être dépasser l'idée fort désagréable que rien ne succède à la mort ? Il se demandait finalement si l'idée de dieu n'était pas l'écho de l'idée de sens : l'existence de dieu n'aurait d'intérêt que parce qu'elle donne un sens à la vie, à l'univers, à l'existence de l'homme et à sa conscience. Croire en Dieu c'est croire que la vie a un sens.

Dans le doute, Monsieur Célestin continuait son étude comparée de tous les récits mythologiques et religieux sur la création du monde pour les confronter à l'état des connaissances actuels sur la naissance de l'univers. Le résultat était déconcertant et fascinant. Comment, il-y-a de cela des milliers d'années, par leurs récits sur la création du monde, des êtres humains aussi dépourvus de moyens scientifiques pouvaient-ils se rapprocher si près de la réalité scientifique d'aujourd'hui ? Du zéro, rond comme un ventre fécond, berceau de la potentialité, temple de l'absolu, naquit le UN. Du UN, l'unique, le premier, germa la multitude. Ainsi donc, le farfêlé et un peu dur de la feuille Monsieur Célestin travaillait en dehors des sentiers battus de la science pour explorer sous un regard nouveau les territoires du mythe et des légendes. Qui de l'œuf ou de la poule...

7h06 : arrêt « De Lattre de Tassigny ». Cinq passagers montent dans le bus

Chaque passager montra son titre de transport au chauffeur et prit une place . Un petit garçon accompagné de sa mère

achetèrent deux tickets. Matthieu avait remarqué que depuis maintenant quelques semaines, ce garçon et sa mère prenaient le bus à la même heure pour descendre à l'arrêt de l'hôpital Béclère.

Le petit garçon âgé de six ans environ était très curieux et entama la conversation avec Matthieu pendant que sa mère payait les tickets.

- « Dis, il peut aller jusqu'où ton bus ? »

- « Jusqu'au bout du monde s'il veut. »
Répondit Matthieu, amusé.

- « Et il a déjà vu le bout du monde ? »

- « Non pas vraiment, il n'a connu que la ligne 295 et il ne risque pas de le voir car c'est la dernière fois qu'il roule, il est trop vieux pour continuer. »

- « C'est dommage. Peut-être qu'il a rêvé de partir très très loin et il n'aura jamais pu réaliser son rêve. Moi j'aimerais bien voir le bout du monde. »

- « Et d'après toi, c'est où le bout du monde ? »

- « Ben au bord de la mer ! répondit l'enfant comme une évidence. Moi j'ai jamais vu la mer. Mais je sais qu'un jour quand j'irai mieux, je travaillerai pour gagner beaucoup de sous et avec maman on ira voir la mer. »

Matthieu comprit que l'enfant était malade et se rendait chaque jour à Béclère avec sa mère pour y suivre certainement son traitement.

- « Je suis sûr qu'un jour tu verras la mer petit. Tu verras, c'est encore plus beau que ce que l'on peut imaginer. »

- « Oh je sais ! Je l'ai déjà vu dans un livre et à la télé aussi. »

- « Ouais, mais en vrai c'est encore mieux, tu verras. »

- « Et pourquoi tu l'emmènes pas voir la mer ton bus ? »

- « Oh tu sais, il n'est pas fait pour ça. Il doit juste transporter les voyageurs mais sans aller trop loin, en suivant toujours la même route. »

- « Pourtant, s'il transporte les voyageurs c'est bien pour voyager. Lui aussi il a le droit. »

Matthieu se mit à rire :

- « Je vais y réfléchir mon garçon. »

- « Antoine, n'embête pas le Monsieur, s'il te plaît » dit la mère du petit.

- « Laissez Madame, il ne m'embête pas du tout, au contraire. »

- « Je me demande où il va chercher tout ça. Dit-elle en lançant un tendre sourire à son fils »

- « Ah ça ! c'est sûr qu'il a de l'imagination votre enfant. »

La femme composa les deux billets et s'assit à la première place, près de la porte.

Antoine resta debout à côté du chauffeur et le bus démarra.

7h21 : arrêt « Roseraie ». Quinze passagers montent dans le bus

Au moment où Matthieu allait refermer la porte, il s'aperçut qu'il n'avait pas vu monter Mademoiselle Mathilde. Elle prenait depuis des années le bus à la même heure les mardis et jeudis pour se rendre à l'association « les Bras ouverts » qui distribuait des vivres aux laissés pour compte., mais cette fois elle n'était pas là.

Matthieu se résolut à attendre quelques dizaines de secondes avant de partir et regarda dans son rétroviseur, la main sur le bouton. Il avait eu raison d'attendre car il vit courir au loin une silhouette toute menue tenant un sac en osier sous le bras qui se dirigeait vers le bus en faisant de grands signes. C'était Mademoiselle Mathilde.

Matthieu attendit qu'elle arrive jusqu'à la porte.

Elle monta, toute essoufflée et montra sa carte vermeille à Matthieu.

- « Oh Mon Dieu, merci. Merci mille fois de m'avoir attendue. J'ai cru que je n'y arriverai jamais. Ce n'est plus de mon âge tout cela. »

- « Et bien Mademoiselle Mathilde. Qu'est-ce qui vous est arrivé. C'est bien la première fois que vous êtes en retard, sauf l'année dernière où vous étiez grippée. »

- « Oh ne m'en parlez pas, c'est mon chat, Philomène, qui ne voulait pas rester à la maison. Elle voulait absolument venir avec moi. C'est bien la première fois qu'elle me fait ce coup là. Chaque fois que je la sortais du sac en osier, elle se faufilait pour y retourner. Je ne sais pas ce qu'elle a, elle doit sentir quelque chose de particulier. En tout cas, elle ne voulait pas se séparer de moi et je me suis résolue à l'emmener car je ne voulais surtout pas vous manquer. »

Mademoiselle Mathilde montra son chat blotti au fond du sac qui poussa un léger miaulement.

- « Et bien mémère, tu voulais faire un petit voyage. Je te préviens, on ne va pas aller

loin. Lui dit Matthieu sur un ton un peu moqueur. »

Mademoiselle Mathilde profita que son sac était ouvert pour y sortir une boîte en fer blanc.

- « Tenez, c'est pour vous. Ce sont des biscuits que j'ai faits hier. »

Mademoiselle Mathilde tendit la boîte à Matthieu.

- « Oh Mathilde, il ne fallait pas. »

- « Mais si mais si, je sais que vous êtes tout seul et que vous n'avez certainement pas l'occasion de vous faire des petits gâteaux. Allez tenez. »

Matthieu prit la boîte l'air un peu gêné et remercia à nouveau la vieille mais néanmoins charmante dame.

- « Mardi prochain, je vous rapporterai la boîte. Merci encore et bonne journée. »

Mademoiselle Mathilde avança vers l'arrière du bus, salua poliment Monsieur

Célestin et prit la dernière place assise, face au vieux chercheur qui gardait son gros nez plongé dans son livre.

Antoine le petit garçon était toujours là, à côté de Matthieu et regarda la boîte avec envie. L'expression gourmande du petit garçon n'avait pas échappé à Matthieu. Il ouvrit la boîte. Il y avait un bon kilo de biscuits blonds et secs en forme de petites roues et parsemés de sucre. Il prit un gâteau et le tendit à Antoine. Antoine regarda sa mère pour attendre d'elle un signe approbateur. Elle acquiesça de la tête, un petit sourire au lèvres. Elle et Matthieu se regardèrent et se sourirent.

Antoine prit le gâteau et remercia Matthieu mais le regard du petit garçon qu'il lança au chauffeur du bus était encore plus fort que le merci qu'il prononça. Il y avait dans son regard comme une reconnaissance, comme s'il voyait enfin celui qu'il attendait. Son regard profond et sincère décontença Matthieu et se mit à rire machinalement.

- « Tiens ! Je t'en donne un autre pour le retour. »

Antoine prit le deuxième gâteau, remercia à nouveau Matthieu sur un ton victorieux. Et mit le précieux biscuit dans la poche de son manteau.

Mademoiselle Mathilde avait voué son existence au service des plus désoeuvrés. Infirmière à la retraite, elle avait passé sa vie dans les missions humanitaires pour soigner et venir en aide aux peuples les plus démunis de la planète. Travaillant dans des conditions souvent extrêmes, elle n'avait jamais baissé les bras, même si elle connut autant d'échecs que de victoires dans son éternel combat contre la mort et la maladie. Son optimisme à tout épreuves l'avait sauvé de situations humaines et sanitaires difficilement supportables. Elle avait plongé dans des tragédies les plus horribles qu'engendrent guerres, maladies, catastrophes naturelles ou famines, et faisait partie de ces quelques volontaires qui à bout de force et de courage arrivent tant bien que mal à sauver ce qu'il y a de plus important à leurs yeux : des vies humaines. Des problèmes de santé l'avaient conduite à prendre sa retraite et l'empêchaient de

poursuivre les missions humanitaires. Mais, ne s'avouant jamais battue, et encore moins par ce qu'elle avait combattu toute sa vie, elle trouva l'occasion de trouver une place de bénévole dans l'association « les bras ouverts » pour continuer à offrir aux autres toute l'humanité qui débordait de ses yeux bleus.

7h33 : arrêt « Eglise Avenue de Celle ». Sept passagers montent dans le bus

Parmi les sept nouveaux passagers du bus montèrent Robert et Françoise. Robert salua Matthieu de la main. Matthieu lui rendit son salut d'un clin d'œil. Quant à Françoise, sa timidité lui permit à peine d'offrir un sourire à Matthieu qui lui renvoya en retour un large sourire au dents blanches, accompagné d'un chaleureux « Bonjour Françoise ».

Le Bus de la ligne 295 poursuivit lentement son chemin quotidien jusqu'au prochain arrêt. La circulation était dense et de plus en plus difficile, jusqu'à ce que le bus soit bloqué par un inévitable bouchon à hauteur de l'avenue du Général de Gaulle à Clamart.

Cette journée n'allait pas être simple. Le Président de la République devait se rendre à l'aéroport de Villacoublay pour y accueillir avec tout le protocole le Président de la Banque Centrale Européenne. L'enjeu était de taille. Le projet nucléaire européen avait prévu d'implanter sur plusieurs pays d'Europe, une trentaine de centrales nucléaires pour alimenter en électricité les trois quart de l'Union. Dix de ces centrales restaient à affecter et la France s'était portée candidate. La visite du Président de la Banque Centrale Européenne était décisive dans cette course car c'est lui qui allait juger si les équilibres financiers du pays étaient suffisamment stables pour assumer la construction de ces dix centrales.

Inutile de dire que la perspective de voir pousser dix nouveaux champignons nucléaires mobilisait non seulement les associations de protection de l'environnement et partis politiques écologistes, mais également une bonne partie de la population qui s'opposait radicalement à ce type d'énergie sans avenir. De gigantesques manifestations étaient prévues pour s'opposer à ce projet

anachronique. Le pouvoir en place se devait donc de minimiser le plus possible ces mouvements de contestation auprès du Président de la BCE et démontrer au contraire que la France pouvait faire preuve de toute la rigueur et la fiabilité qu'exigeait ce projet colossal. Donc, pour accueillir comme il se devait le Grand Argentier de l'Europe, il ne fallait surtout pas laisser paraître tout ce qui pouvait relever du désordre, de la contestation et de l'inorganisation. Pour cela, il fallait régler deux problèmes majeurs : les bouchons quotidiens sur le trajet de la route nationale 10 de Villacoublay à Paris, et les manifestations des opposants au projet. Pour régler ces deux épines plantées dans le pied protocolaire du pouvoir, la solution était simple et radicale : toute la route nationale de l'aéroport de Villacoubaly jusqu'à la Porte d'Orléans, ainsi que les grandes artères du sud parisien jusqu'à l'Elysée, étaient fermées au public. Cela n'allait bien sûr pas empêcher les manifestations, mais elles ne seraient pas vues des organes du Pouvoir et donc n'existeraient pas. Pas d'image : pas de visage. Par contre, ces manifestations ne

seraient pas inexistantes pour tout le monde. La fermeture de l'un des axes principaux de la banlieue sud, en pleine semaine, condamnait tous les usagers habituels à l'enfer de bouchons titanesques.

- « Bon Ca y est ! on y est ! »

Le bus de la ligne 295 s'immobilisa, entouré d'une marée fumante de véhicules tout aussi bloqués.

- « On avance plus ? » demanda le petit Antoine.

- « Ah non. Là, je crois qu'on est bloqué pour un moment » répondit philosophiquement Matthieu.

- « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda à son tour Mademoiselle Mathilde qui s'était levée de sa place pour venir aux nouvelles auprès du conducteur.

- « C'est la RN10 qui est fermée à la circulation pour la visite officielle d'un homme politique. Du coup, on doit faire le tour par les petites rues alentours. Le

problème, c'est que nous ne sommes pas les seuls à faire le tour !

Des bruits sourds et des chants scandés s'entendaient au loin.

- « Qu'est-ce qu'on entend ? demande Antoine.

- « Ah ça ! c'est la cerise sur le gâteau ! Tous les écolos d'Europe se sont donnés rendez-vous ici pour manifester toute la journée contre le programme nucléaire européen et l'implantation de nouvelles centrales dont dix sont prévues en France. Comme les grands axes sont fermés par des cordons de CRS, les manifestants s'agglutinent tout autour du parcours officiel en espérant pouvoir atteindre la RN10 et bloquer le convoi. Du coup, non seulement les voies alentours sont bouchées par les voitures, mais en plus elles sont inaccessibles à cause des manifestants. Enfin c'est le bordel quoi !. »

Les Editions du Vent des Rives

Alors ? Qu'en pensez-vous ?
Si cet extrait vous a plu,
Rendez vous vite sur le site
des Editions du Vent des Rives
pour y acheter l'oeuvre intégrale :

<http://www.edveri.com>

DU MEME AUTEUR

aux Editions du Vent des Rives :

- Lucien le petit rayon de soleil (conte pour enfants)

- Vénusia (roman)

- Pippo le petit moineau (conte pour enfants)

Regardez autour de vous. Oui, juste là, autour de vous. En y prêtant attention vous verrez certainement quelque chose ou une situation totalement anodine, qui fait partie du quotidien, de la routine. Imaginez que cette chose ou cette situation vous emmène soudain vers l'extraordinaire, l'inhabituel, l'incroyable ; imaginez que cet immuable quotidien vous ouvre les portes Du rocambolesque et de l'imprévu, que sous ce manteau gris de la routine se cache les couleurs vives de la liberté et « du tout est possible »; imaginez qu'en réalité vous soyez maître de votre vie...

Editions



Du Vent des Rives

ISBN : 2-916026-35-5

5 €TTC
(8,40 \$ CAD)